

Hommage à Roger Chamberland

Thierry Belleguic, Sabrina Vervacke et Eric Van der Schueren

Numéro 131, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55664ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleguic, T., Vervacke, S. & Van der Schueren, E. (2003). Hommage à Roger Chamberland. *Québec français*, (131), 4-5.

HOMMAGE À ROGER CHAMBERLAND

LES TEXTES SIGNÉS PAR THIERRY BELLEGUIC, SABRINA VERVACKÉ,
ÉRIC VAN DER SCHUEREN, AURÉLIEN BOIVIN, JACQUES MATHIEU, ANDRÉ GAULIN ET
PATRICK ROY SONT DES TÉMOIGNAGES RENDUS LORS DE LA CÉRÉMONIE EN HOMMAGE
À ROGER CHAMBERLAND QUI AVAIT LIEU LE 17 JUIN 2003 À L'UNIVERSITÉ LAVAL.

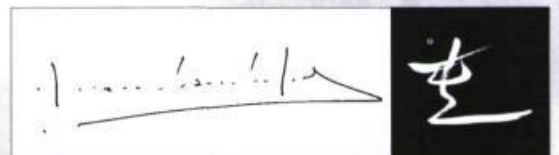
» **D**is-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ». Cette phrase de Diderot, extraite de *L'essai sur les règnes de Claude et de Néron*, par laquelle je débutais un article depuis longtemps – très longtemps – entamé était devenu entre nous objet de plaisanterie. Roger me lançait la sentence, interrogeant de ses yeux bleus, si bleus, son adjoint déconfit toujours déjà en retard, toujours déjà préparant une juste excuse, d'emblée réfutée par le large sourire du bonhomme. Sans doute y avait-il dans ce refus presque inconscient de mettre un point final à ce qui parlait du devenir des êtres et des choses, de la nostalgie du souvenir et de la passion de la postérité, une sourde prémonition, une superstition, même. Dans cet ouvrage, Diderot vieillissant prend la défense du sage stoïcien précepteur de Néron. Il nous parle de son engagement, de sa vie, de sa fin dernière. Il y célèbre aussi, et peut-être surtout, les pouvoirs conjugués de la parole et de la mémoire dans une communauté liée par les affinités de l'amitié. Il écrit : « Ô Sénèque ! tu es et tu resteras à jamais, avec Socrate, avec tous les illustres malheureux, avec tous les grands hommes de l'Antiquité, un des plus doux liens entre mes amis et moi, entre les hommes instruits, de tous les âges, et leurs amis. Tu es resté le sujet de nos fréquents entretiens, et tu resteras le sujet des leurs ».



Nous voici quelques-uns, en ce sombre lundi, il y a de cela plus d'une semaine déjà, alors que Roger nous a quittés après des jours d'angoisse et d'espoir mélangés, nous voici quelques-uns, abasourdis, hébétés de tristesse et de fatigue, assis sur le balcon de la rue Lafayette où Roger était souvent venu

partager avec nous les inquiétudes et les bonheurs de la vie. S'élèvent alors, lentement, puis de plus en plus hâtées, comme si la parole devait combler le fatidique écart du temps, les voix d'Éric, de Sabrina, la mienne, nouée comme les autres mais tout aussi avide de faire revivre le souvenir : te souviens-tu du jour... ? Tout y passe, pêle-mêle, rires et pleurs tissés en une même trame de piété fraternelle : nos sempiternelles « jokes de gars », le café quasi quotidien pris dans son bureau vert pomme, si vert, et si encombré que la proposition d'une pelletreuse libératrice avait été plus d'une

fois lancée, sa signature, croissant de lune semé de points, aussi singulière qu'inimitable, ses deux enfants, ses « petits » qu'il couvait tant et dont nous lui disions, en pure perte, qu'ils étaient grands déjà, ses fameuses parties de pêche, répit dans la tourmente, ses lunettes « flyées », qui dissimulaient mal, pourtant, une tendresse un peu timide, jalouse de trop vite se dévoiler, la musique hip-hop lancée à tue-tête à l'heure où les bureaux se vident, sa façon tout à lui de danser, baptisée « bouloum bouloum » par la tribu, sa « garde rapprochée », comme il disait, sa passion véritable pour les objets de ce bleu profond désormais entré dans nos discussions comme le « bleu Roger », et qui faisaient chacun de nos cadeaux, les magnifiques photos de couverture de *Québec français* et l'idéogramme sybillin de Ku Wen Li, que peu avaient su déchiffrer, l'histoire d'un petit koala rencontré en Australie, Béru et sa balle, le hamac, en attente des siestes d'été, les soupers aux chandelles, la maison toujours ouverte à la musique, la tisane de menthe fraîche coupée dans le jardin, et qui faisait les délices des fins de repas, les apéros pris sous le gazebo, ce gazebo, si bleu la nuit, qu'il avait bâti de ses mains, et qu'il avait fait à son image, hospitalier, complexe dans sa fantaisie...



Si nous sommes devenus amis, si nous le sommes restés, alors même que les tâches administratives qui lui incombait auraient pu nous éloigner de lui, ou l'éloigner de nous, ce n'est pas par intérêt calculateur de notre part, ni par complaisance de la sienne. Nous sommes restés amis, nous le sommes devenus un peu plus chaque jour, tout simplement. L'explication de ce petit mystère qui nous soudait dans la complicité et qui nous soude aujourd'hui dans la mémoire est simple en effet ; c'est peu de chose, et ce peu de chose est sans doute l'autre nom de la vie. Les mille petits riens du quotidien, les éclats de rire, les virées pour « décompresser », comme on disait, les solidarités sans faille mais toujours lucides et exigeantes, pour un oui, pour un rien, pour être ensemble, pour les coïncidences de nos trajectoires à la fin de la journée, en des heures tardives, dans le même couloir du De Koninck.

MON AMI, MON FRÈRE



Il n'y a donc pas, vous l'avez compris, de secret, seulement une conjonction et elle doit beaucoup à Roger. Dire cela, c'est lui rendre hommage dans ses qualités de force, de joie, de disponibilité, de fidélité, c'est aussi évoquer ses mystères que nous devinions, à peine, et que nous respections, d'emblée, avec la discrétion qui était aussi la sienne.

Roger, c'était aussi un style, une manière d'être et de faire qui avaient su, en peu de temps, changer le visage du Département. Timide jusqu'en ses maladresses, Roger était un être qui nous laissait exister à ses côtés dans nos différences et jusqu'en nos bruyantes divergences. Homme de mouvement et d'avenir, il laisse à ses collègues et étudiants le legs de réalisations innovantes, libératrices et stimulantes, le legs aussi de nombreux projets et l'exigence d'un engagement sans réserve, d'une dépense sans compter.

Il est illusoire de rendre compte d'un homme en quelques lignes ; pour avoir tout dit, elles ne signifieraient plus rien. Puisque c'est de ce qui nous reste d'un homme que nous avons aimé, que nous aimons, qu'il faut parler ici, puisqu'aussi bien résiste l'indicible de ce qu'il était et de ce qui nous liait, il nous faut inviter celles et ceux qui l'ont connu comme nous, connu et aimé, à garder vive la parole du souvenir. Cher Roger, cher frère Sumo, tu es et tu resteras à jamais le sujet de nos entretiens, un des plus doux liens entre nous.

Ainsi nous faut-il hanter le passé de ce qu'il a été pour nous et pour toute la communauté ici rassemblée pour mieux offrir à sa mémoire l'hommage que nous lui devons, ainsi faut-il le faire vivre en nous dans le partage de mémoire qui nous réunit ici.

Thierry Belleguic, Sabrina Vervacke
Éric Van der Schueren
Professeurs au Département des littératures
Université Laval

« L'homme ne meurt que pour revivre », a écrit Roch Carrier. Discret comme je l'ai toujours connu, Roger, qui était un ami, un frère, a entrepris une deuxième carrière et s'en est allé sur la pointe des pieds, comme s'il avait eu peur de déranger, après avoir atteint l'ultime rite de passage, celui qui nous prive de sa présence, lui qui, pourtant, savait égayer nos vies. Il est parti brusquement sans prévenir personne, au terme d'une carrière à peine amorcée mais déjà fort bien remplie qu'il a consacrée au perfectionnement d'une discipline, la littérature québécoise, qu'il a aimée passionnément et avec laquelle il a entretenu une relation d'amant à maîtresse. De la même manière qu'Euchariste Moisan, le héros de *Trente arpents* de Ringuelet, et la mère Chapdelaine du célèbre roman de Louis Hémon ont voué un culte à la terre mère, à la terre nourricière, qui donne vie, qui donne la vie. La littérature aura été pour Roger, un ami, un frère, une nourriture quotidienne.

Cette passion, je l'avais décelée chez lui dès ses années de baccalauréat où je l'ai connu, alors étudiant effacé, réservé, voire quelque peu timide. J'ai appris à le connaître davantage quand il est devenu, au début des années 1980, professionnel de recherche au *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, nouvelle jeune recrue du directeur Maurice Lemire. À partir du troisième tome jusqu'au cinquième, il s'est occupé, avec son ami et futur collègue André Gaulin, de la section poésie. Il assumera par la suite la direction de cette section pour les tomes 6 et 7, qui vient tout juste de paraître et dont il était particulièrement fier. Dans l'équipe, il s'est rapidement fait remarquer par son sens de l'organisation, inné chez lui, par son dynamisme et par son amour de la recherche fondamentale. Au fur et à mesure que se sont déroulées les années, il a acquis une grande autonomie, un sens critique remarquable et un haut degré de précision, trois qualités essentielles d'un vrai, d'un véritable chercheur. Quant à son sens de l'humour, lui, pincésans-rire, il ne l'a que perfectionné ou raffiné, au cours des ans. À son arrivée parmi nous, il avait déjà cet esprit présent, ce sens de la repartie, cette habileté qu'on lui a toujours reconnue à jouer avec les mots. Quand, au DOLQ, ceux qu'il appelait secrètement les vieux parlaient de leurs études classiques dans des collèges disparus pour lui depuis des lunes, il se demandait inmanquablement s'il était déjà né à cette époque. Élève des polyvalentes et des cégeps, il en perdait invariablement son latin, lui qui n'en avait jamais fait, quand le directeur citait tel ou tel auteur ancien dans le texte. Une preuve de son sens de la repartie : le DOLQ était en difficulté financière au début des années 1980. J'avais alors organisé, de connivence avec un ami,



SOLEIL CAPTIF
QF 124 | HIVER 2002

